



## LE CRI DU BARBEAU

racontes à toi-même des histoires de ta vie, tu tapes vite des mots qui n'appartiennent pas à la pensée. Il est trois heures du matin, la nuit te regarde et elle te sourit, ses yeux réveillent en toi *la vie sous le règne du parti unique*, tu continues à raconter la mort de ton père, tu as choisi qu'un vieil homme sera le narrateur. Tu ne laisses pas de marges sur la feuille, les mots remplissent le blanc du papier jusqu'à la barrière du rouleau noir, tu passes à la ligne suivante, la nuit te suit.

Tu es à la fois dans *ton pays d'ici* et *ton pays de là-bas*, tes doigts touchent les lettres de la machine à écrire et font déplacer les leviers qui frappent sur la bande imbibée d'encre noire, les mots naissent sans parents sur la feuille, ta mémoire les baptise encore et encore.

Jean-Louis descend dans le salon de son chalet vers sept heures du matin, tu le vois et tu t'arrêtes dans ton écriture, tu prends les pages remplies de mots qui ne t'appartiennent pas, tu les lui donnes et il commence à les lire. Tu le regardes, tu penses à la nuit qui est partie sans te dire au revoir, tu es passé de la poésie à la prose, tu as écrit le début de ton premier roman.

\*\*\*

Tu es avec ton père dans le plus grand marché de la région, il t'a réveillé à quatre heures du matin et il t'a dit *viens prendre le petit-déjeuner, nous partons dans une demi-heure, je t'emmène dans un endroit que tu ne connais pas*. Tu le suis dans la foule et parfois tu le prends par la main, vous passez entre les tables en béton sur lesquelles les paysans ont étalé et vendent leurs fromages et des bouteilles remplies de lait frais, tu vois les tabliers blancs qu'ils portent par-dessus les habits. Tu connaissais cette grande place de plusieurs hectares, tu l'avais toujours vue vide en





allant vers le quartier où habitent la sœur de ta mère et sa famille, tu l'avais aperçue en marchant sur le trottoir, elle est entourée d'une barrière faite en plaques de béton. Ton père te montre de sa main droite une femme âgée qui vend une poule qu'elle tient sous l'aisselle, tu regardes les poteries rangées sur une bâche posée sur la terre battue. Vous êtes arrivés avant l'aube et tu as vu dans la rue voisine des charrettes pleines de sacs de blé et des camions chargés de cochons vivants qui grognaient, tu sentais les odeurs et vous êtes entrés par l'une des deux grandes portes en fer, peintes en brun. Tu as faim, tu n'as mangé que deux tranches de pain avec de la confiture de cerises, tu découvres la partie réservée aux bouchers, tu es émerveillé devant les grands morceaux de viande crue, tu dis à ton père *j'aimerais manger du jambon, des rognons et des côtelettes, j'aimerais manger tout*. Il rit et il te promet de t'offrir un bon repas après la visite de tous les coins inédits, il dit *dans une heure tu mangeras avec plus d'appétit, regarde bien autour de toi*.

Des marchands ambulants sont venus avec leurs camionnettes et ils ont étalé sur des stands improvisés leurs produits, il y a des casseroles de toutes sortes et des habits faits à la main avec de la laine, tu aperçois une longue table sur laquelle sont posés des dizaines de bocal remplis de miel, ton père remarque ton étonnement et il te dit *c'est le coin des apiculteurs*, il est content de t'avoir emmené ici, il veut t'apprendre et te montrer beaucoup de choses, il n'est pas quelqu'un qui connaît et qui aime beaucoup la campagne, il se comporte comme un touriste, *voilà la partie qui est transformée en restaurants, c'est là qu'on va manger tout à l'heure*. Tu vois plusieurs grills sur lesquels des gros morceaux de viande sont en train de cuire, tu sens les odeurs qui t'entourent, tu découvres un monde qui t'enchant, tu restes un peu derrière, tu ne sais plus par où est





## LE CRI DU BARBEAU

passé ton père, tu t'es arrêté, tu le cherches du regard, tu l'entends t'appeler, tu entends comment il crie ton prénom et tu lui réponds *je suis là, papa, je suis là* et quelques secondes après il est à nouveau à côté de toi, il te prend par la main et il te dit *tu peux te perdre dans cette foule, il ne faut plus me lâcher la main.*

Vous marchez depuis plus d'une demi-heure, tu commences à être fatigué, tes pas sont lents et ton père te tire par la main, il te montre le tas de planches qui est devant vous, il dit *ce sont des planches pour de petites constructions à la campagne, les gens les utilisent pour faire des barrières ou des enclos pour les animaux.* Le jour se lève lentement, tes yeux découvrent de plus en plus les nuances de bleu clair du ciel et les couleurs des habits que portent les gens venus au marché. Tu vois les fleurs imprimées sur le bas des robes des femmes et sur les fichus qui couvrent la tête de quelques-unes, il fait frais ce matin du début de l'automne, tu vois la brillance de la peau de milliers d'aubergines entassées sur des bâches, à cet endroit sont exposés tous les légumes, tu as envie de manger une salade préparée avec des tomates et des concombres et de l'oignon, la terre battue du marché est grise et les nids-de-poule sont remplis de gravier.

Tu penses à ta grand-mère qui est paysanne dans sa petite propriété qui s'étend de la route jusqu'aux rails des chemins de fer, tu te souviens de ses courges et de ses plants de haricots que tu voyais en allant vers la colline où il y a sa vigne, ton père te montre des centaines de sacs empilés les uns sur les autres et il te dit *c'est du blé et du maïs.*

Tu vis dans le pays du parti unique et tu ne sais pas ce que ça veut dire *le parti unique*, ton père t'a emmené dans cet endroit où est montrée une partie de l'abondance de l'agriculture de la région, tu ne sais pas ce que ça veut dire agriculture, tu as presque sept ans, tu es en première année de l'école primaire.

